

De la Conscience au Corps, L'Incarnation dans *L'Invitée*

LI Fengling^{[a],*}

^[a]Université des études étrangères du Guangdong, Chine.
*Corresponding author.

Received 10 March 2019; accepted 23 June 2019

Published online 26 July 2019

Résumé

Dans *L'Invitée*, Simone de Beauvoir dépeint son héroïne qui se considère comme la pure conscience. Mais notre héroïne, influencée par le comportement de l'autrui, change ensuite son avis et devient le corps en éprouvant le monde à l'aide de son corps. À la fin du roman, elle se transforme en incarnation où elle contient à la fois le corps et la conscience. Cette transformation est inspirée de l'allégorie de la caverne platonicienne. Beauvoir, avec ce roman, manifeste ses pensées sur les relations âme-corps en adoptant les théories de l'existentialisme et de la phénoménologie.

Mots-clés : Conscience; Corps; Incarnation; Clinique

Li, F. L. (2019). De la Conscience au Corps, L'Incarnation dans *L'Invitée*. *Canadian Social Science*, 15(7), 98-102. Available from: <http://www.cscanada.net/index.php/css/article/view/11231>
DOI: <http://dx.doi.org/10.3968/11231>

L'Invitée est l'un des romans de Simone de Beauvoir paru en 1943, où l'auteure met en scène un trio entre deux femmes, Françoise et Xavière, et un homme, Pierre. Ce roman constitue une réflexion philosophique de Simone de Beauvoir : les conflits entre le moi et le soi, le soi hégélien qui poursuit la mort de l'autre... Mais les questions qui nous intéressent plus ici sont les suivantes : les héros sont-ils constitués du corps ou de la conscience ? Et quelles sont les relations entre la conscience et le corps ?

Il nous faut, avant de chercher les réponses à ces questions, rappeler l'histoire de l'accent mis sur les corps par les philosophes afin de mieux comprendre pourquoi Beauvoir a écrit ce roman pour montrer ses pensées philosophiques sur les relations âme-corps.

Le corps est depuis longtemps un sujet bien discuté dans le domaine de la philosophie. Dans l'Antiquité, Platon insiste sur le fait que c'est l'âme qui nous permet de toucher la réalité, tandis que le corps ne constitue qu'un obstacle pour la recherche de l'Idée. Quand il s'agit de la philosophie moderne, le corps n'est pas aussi privilégié que la conscience chez les philosophes. Par exemple, René Descartes, un des fondateurs de la philosophie moderne, qui reste très célèbre pour avoir dit « Je pense, donc je suis. » dans son *Discours de la méthode*. Nous pouvons ainsi dire que, pour Descartes, l'âme l'emporte sur le corps, et le corps n'est qu'un mécanisme peu important pour l'humain-être comme ce qu'il souligne : « c'est-à-dire mon âme, par lequel je suis ce que je suis, et entièrement et véritablement distincte de mon corps, et qu'elle peut exister sans lui » (Descartes, 1956, p. 119). En plus, John Locke, un des empiristes anglais, croit que les perceptions sensorielles et les expériences des faits sont la source unique de la connaissance de la vérité. Mais il prend la conscience plutôt comme une boîte : « as if it were a box containing mental equivalents of the Newtonian particles » (Berlin, 1956, p.18). Pour le philosophe allemand du Siècle des Lumières, Immanuel Kant, la conscience fait l'un des sujets essentiels de l'idéalisme transcendantal. Le corps n'est donc pas une base pour obtenir les connaissances.

Pourtant, Beauvoir privilège le corps, sinon la conscience incarnée, dans ses créations tout en adoptant les points de vue phénoménologique et existentialiste. Les chercheurs comme E. Fullbrook et K. Fullbrook (2001) ont discuté du même sujet dans le mémoire intitulé *Beauvoir and Plato*, où les auteurs croient que Beauvoir a employé la caverne platonicienne afin d'éclairer ses points de vue sur « the embodiment » (pp. 53-65).

Dans les parties suivantes, nous cherchons à analyser successivement la conscience, le corps et l'incarnation décrits dans le roman afin de décrypter les idées de l'écrivain.

LA TRANSCENDANCE OU LA CONSCIENCE

Dans le roman *L'Invitée*, l'écrivain dépeint la vie du trio selon la vue de Françoise, l'héroïne du roman. Le roman commence par les pensées kantienne de l'héroïne. Le monde est là, le théâtre est là, mais d'après Françoise, si elle n'était pas là, tout n'aurait pas de sens et tout serait délaissé. Selon Françoise, c'est donc sa présence qui arrache les choses à leur inconscience. Toutes les choses dans le noir demandent sa présence pour exister. Nous pouvons ainsi dire que, dans *L'Invitée*, Françoise remarque que la chose a besoin d'elle pour être au monde : « Elle était seule à dégager le sens de ces lieux abandonnés, de ces objets en sommeil ; elle était là et ils lui appartenaient. Le monde lui appartenait » (Beauvoir, 1987, p. 12). Elle croit que c'est elle qui le fait être, elle est ainsi une pure conscience sans corps, elle est « une présence immédiate au monde, et il n'est rien qui puisse prétendre à être sans être pris de quelque façon dans le tissu de mon expérience » (Merleau-Ponty, 1966, p. 38). Mais il faut admettre que le monde est quand même toujours là sans la présence de Françoise.

En tant que pure conscience, elle s'est persuadée que « où j'aïlle, le reste du monde se déplace avec moi » (1987, p. 16). Nous constatons de cela que Françoise trouve qu'elle a une puissance omniprésente et universelle qui lui permet de voir tout l'univers et d'être partout. Elle est donc un pur démon, sans lieu et sans âge, qui peut égaliser en puissance l'infini du monde » (Merleau-Ponty, 1966, p. 38). Évidemment, c'est une pensée idéaliste de voir le monde. Elle se prend pour une pure conscience.

Puisqu'elle se considère comme une pure conscience, elle n'a plus de visage ou de figure, ainsi que l'écrit Beauvoir dans le roman : « elle n'était pas belle, mais elle aimait bien sa figure, ça lui faisait toujours une surprise agréable quand elle la rencontrait dans un miroir. D'ordinaire elle ne pensait pas qu'elle en avait une. » (1987, p. 25) Elle n'a pas de corps, elle se croit seulement comme la conscience au monde : « une conscience nue en face du monde. » (1987, p. 184)

Jusqu'au troisième chapitre de la première partie de ce livre, Françoise a l'impression d'être une conscience claire qui n'a de corps, ni visage, ni figure, comme elle se dit que « Je ne sens pas exister mon corps » (1987, p. 190).

Contrairement à la conscience kantienne de Françoise, une autre héroïne de ce roman, Xavière, possède un point de vue tout à fait différent. Cette jeune fille éprouve le monde avec tout son corps au lieu d'avec la conscience. Dans un bar, quand elle boit de l'alcool, elle sent la chaleur que l'alcool lui apporte : « ça m'a brûlé toute la gorge, dit-elle... Et puis ça m'a brûlé là et là. » (1987, p. 66) Xavière est quelqu'une qui connaît le monde à l'aide de ses perceptions corporelles. Nous disons qu'elle est une empiriste. L'ouïe, le toucher, la vue et l'odorat lui servent

en un sens des outils de vivre et de connaître ce monde.

Quand elle bouge, notamment quand elle danse, on dirait qu'elle est maîtresse de son corps, comme ce que Beauvoir explique dans le roman : « Xavière dansait avec légèreté d'une vapeur, elle ne tenait pas au sol. » (1987, p. 179) Cependant, nous remarquons aussi que chez Xavière il y a une certaine passivité corporelle, du fait qu'elle ne veut pas du tout trouver du travail et qu'elle n'a pas de projet. Ce qui lui plaît, c'est de chercher du plaisir corporel de l'instant.

Nous constatons ainsi, dans une certaine mesure, qu'il existe chez ces deux héroïnes une contradiction : Françoise représente la conscience et la transcendance, alors que Xavière est le corps et l'immanence. Cela constitue également des conflits entre l'idéalisme et l'empirisme dans le roman ainsi que dans l'histoire philosophique.

LE CORPS OU L'IMMANENCE

Françoise se prend pour la pure conscience jusqu'au moment où elle tombe malade. Auparavant, elle croyait qu'elle n'a pas de corps ; or, la maladie lui impose un corps : « Elle avait mal dans le dos, dans les tempes ; et même cette douleur lui restait étrangère. » (1987, p. 216) Françoise commence à sentir son corps, mais c'est encore un corps étranger comme un intrus dans sa conscience, car elle ne pensait jamais qu'elle habiterait un jour une carapace qui l'enferme dans un lieu et un espace limités.

Tombant malade, elle est à la merci des médecins et des infirmières, elle éprouve en même temps de plus en plus son corps. Ainsi que le souligne Beauvoir : « voilà qu'elle était à la merci d'autrui, rien qu'un corps frissonnant de fièvre, sans vigueur, sans parole et même sans pensée. » (1987, p. 220) Françoise admet ici qu'elle n'est rien d'autre que le corps sans pensée. Nous nous rappelons encore qu'elle était une pure conscience naguère. Mais en raison de l'infection pulmonaire, elle se rend compte enfin qu'elle est aussi faite du corps humain comme Xavière.

Il est à noter également que Françoise a l'impression que le corps humain n'est qu'un automate parlant au moment où les brancardiers la portent sur un brancard :

et puis la porte se refermera sur Xavière, sur la chambre, sur le passé. Françoise n'était plus qu'une masse inerte, pas même un corps organisé : on la descendait dans l'escalier, la tête première, les pieds en air, juste un lourd colis que les brancardiers maniaient selon les pois de pesanteur et leurs commodités personnelles. (1987, p. 222)

Cette description explique clairement que notre héroïne, forcée d'aller à la clinique, connaît l'immanence de son existence. Mais ce n'est pas une immanence ordinaire comme Xavière ; bien au contraire, c'est une « masse inerte » et « corps mal-organisé », parce qu'elle ne s'est pas bien habituée à son corps : une nouvelle existence.

Après être hospitalisée, Françoise s'adapte enfin à son corps tout en renonçant à la « puissance l'infinité du monde » (Merleau-Ponty, 1966, p. 38). En quelque sorte, la nouvelle existence de notre héroïne est un renoncement à la conscience à laquelle elle tenait avec tout son cœur. Sa situation dans la clinique : la piqûre, l'auscultation et d'autres traitements médicaux la réduisent sans merci à une immanence. Il est à noter néanmoins que cette situation lui fait plaisir, voire l'émancipation comme le signale Simone de Beauvoir dans le roman :

elle était bien une malade quelconque, le numéro 31, tout juste un cas banal de congestion pulmonaire. Les draps étaient frais, les murs blancs, et elle sentait en elle un immense bien-être ; voilà, il n'y avait qu'à s'abandonner, à renoncer, c'était simple, pourquoi avait-elle tant hésité ? Maintenant... c'était le silence autour d'elle et elle ne désirait rien de plus. Dehors, le vent fit craquer une branche : dans ce vide parfait, le moindre bruit se propageait en larges ondes qu'on pouvait presque voir et toucher... le miracle était que quelque chose fût là, sans effort, cette tendre fraîcheur ou n'importe quoi d'autre ; c'était juste ce que Françoise n'avait pas osé souhaiter, trois jours plus tôt : délivrée, comblée, elle reposait au creux de paisibles instants tout fermés sur eux-mêmes, lisses et ronds comme des galets. (1987, p. 223-224)

Beauvoir détaille les pensées de Françoise dans la clinique. Les termes « bien-être », « silence », « parfait », « tendre fraîcheur », « sans inquiétude », « sans ennui », « délivrée », « comblée » et « paisible » témoignent directement que Françoise est contente de sa situation dans la clinique. Elle trouve l'aise et le bien-être qu'elle n'a jamais savourés en tant que conscience depuis longtemps. Nous constatons en outre que ce bien-être consiste dans le fait qu'elle a renoncé à son passé, c'est-à-dire la conscience claire. Une fois qu'elle avoue qu'elle n'est pas la transcendance, elle obtient le silence, le bonheur et la paix tout en mieux connaissant le monde avec son corps.

En tant que corps, il est possible pour Françoise de bien connaître le monde avec la vue, le toucher ainsi que d'autres sens. C'est ainsi qu'elle se dit que « le moindre bruit se propageait en larges ondes qu'on pouvait presque voir et toucher. » Naturellement, on « entend » le bruit, mais dans ce paragraphe, elle est capable de le « voir » et de le « toucher ». Bien évidemment, il existe chez elle en ce moment des perceptions inter-sensorielles. Si elle gardait la pure transcendance, serait-il possible de « toucher » et de « voir » le bruit ? La réponse est évidemment non. De cela, nous pensons que Françoise est bien adaptée à sa nouvelle situation corporelle.

Selon Merleau-Ponty,

Mon corps est le lieu ou plutôt l'actualité même du phénomène d'expression, en lui l'expérience visuelle et l'expérience auditive, par exemple, sont prégnantes l'une de l'autre, et leur valeur expressive fonde l'unité antéprédicative du monde perçu, et par elle, l'expression verbale et la signification intellectuelle. (1945, p. 271-272)

En tant que corps, il est possible pour Françoise de sentir son corps et d'avoir des expériences inter-

sensorielles, car le corps est un lieu où elle a des perceptions et des expériences sensorielles.

Sous la plume de Beauvoir, Françoise manipule ses perceptions inter-sensorielles afin d'avoir des expériences inter-sensorielles. Le corps est en un sens l'instrument pour elle de comprendre ce monde et de s'intégrer totalement dans le monde. Le fait qu'elle est capable de saisir le moindre bruit dans le vent éclaire qu'elle est maintenant une partie intégrante du monde. Naguère, elle était la conscience claire qui aperçoit le monde avec seulement son âme, sa conscience, le monde n'est qu'un étranger pour elle, et c'est impossible pour elle de percevoir le monde avec tous ses sens. Mais dans la clinique, elle prend son corps comme un outil de saisir le sens du monde.

Dans *Le Deuxième sexe I*, Beauvoir souligne que « Car le corps étant l'instrument de notre prise sur le monde, le monde se présente tout autrement selon qu'il est appréhendé d'une manière ou d'une autre » (2003, p. 73). Les communications inter-sensorielles chez Françoise constituent pour elle une façon de saisir le sens du monde et de se retrouver elle-même. Elle peut maintenant bien comprendre le monde de sa propre manière. Cela souligne une amélioration des relations âme-corps chez Françoise, à savoir qu'elle commence à accepter son corps.

La maladie et le séjour dans l'espace médical laisse Françoise comprendre qu'elle est son corps.

L'INCARNATION

Nous avons montré que, dans la clinique, Françoise se rend compte qu'elle, comme Xavière, est un corps humain, une immanence. Mais est-ce qu'elle est tout à fait convaincue qu'elle n'est qu'un corps matériel ?

Dans la deuxième partie du roman, Françoise accepte sans volonté de fonder le trio avec Pierre et Xavière, et elle trouve que celle-ci est aussi un corps, un autrui ayant la conscience comme elle quand ils passent tous les trois la nuit avec Paule, danseuse célèbre, dans une boîte espagnole. Xavière se brûle sa main gauche dans le bar, cette action signifie, selon Françoise, une révolte de l'autrui contre elle. C'est à ce moment que Françoise a une idée que sa jeune protégée n'est pas seulement un corps, une immanence, mais aussi une conscience. Nous citons ici ce que Françoise explique à Pierre : « C'est parce que j'ai découvert qu'elle avait une conscience comme la mienne ; est-ce que ça t'est déjà arrivé de sentir comme du dedans la conscience d'autrui ? » (1987, p. 369) Auparavant, Xavière constitue un autrui pour elle, un autrui qui n'a que le corps.

Mais qui est autrui ? D'après Jean-Paul Sartre, « autrui, en effet, c'est l'autre, c'est-à-dire le moi qui n'est pas moi » (1982, p. 275). Alors, Françoise considère que Xavière est un autre soi, et ce soi possède néanmoins la même conscience qu'elle. Le fait que la conscience n'est pas son privilège constitue un coup fatal pour notre

héroïne qui pensait avant qu'il n'y avait qu'elle qui possédait la conscience et la transcendance, et qu'elle était le centre du monde. Dans la boîte, Françoise estime que Xavière a non seulement le corps, mais aussi la conscience comme la sienne.

Or, Sartre estime que la réaction de Françoise est tout à fait naturelle, car « C'est que, en effet, autrui m'apparaît empiriquement à l'occasion de la perception d'un corps et ce corps est en-soi extérieur à son corps » (1982, p. 275). Cela veut dire que, dans notre champ perceptuel, autrui est un autre moi sous la forme du corps. L'autrui se présente naturellement en face de nous comme le corps. C'est ce que Françoise pensait auparavant dans ce roman, du fait qu'elle considérait que Xavière n'était rien d'autre que son propre corps. Elle ne pensait jamais qu'une autre personne avait aussi une conscience comme elle-même.

Cependant, nous constatons que Françoise trouve que, au fur et à mesure, Xavière n'est plus le corps, mais aussi les pensées, comme l'explique Merleau-Ponty, dans *Phénoménologie de la perception* : « Si les autres sont des pensées, ils ne sont pas à ce titre derrière leur corps que je vois, ils ne sont, comme moi, nulle part ; ils sont, comme moi, coextensifs à l'être, et il n'y a pas de problème de l'incarnation » (1945, p. 405). De ce que Merleau-Ponty explique, nous voyons que les autres en face de nous sont non seulement le corps, mais aussi la conscience, à savoir l'incarnation comme chacun d'entre nous. Quand il s'agit de Françoise, elle se prend à la fois pour le corps et la conscience, à savoir une incarnation où il contient son corps et sa conscience, puisqu'elle accepte volontairement qu'elle a aussi un corps comme tout le monde dans la clinique ; et petit à petit, elle s'aperçoit qu'elle garde quand même une conscience qui témoigne la présence de la conscience de Xavière. Nous voyons ici que Françoise se prend à la fois pour la conscience et le corps. Nous trouvons ainsi que les idées de Françoise dépassent déjà la seule conscience ou le seul corps que nous avons discuté ci-dessus, parce qu'elle croit qu'elle est maintenant une incarnation. Mais Xavière, autrui, est aussi une incarnation.

En outre, nous trouvons que Françoise se sent à l'aise dans sa nouvelle existence, c'est-à-dire l'incarnation après être sortie de la clinique. Voyons les descriptions que Simone de Beauvoir décrit dans le roman : « Françoise se leva ; d'un seul coup, elle se vida de toute pensée et son corps se mit docilement en mouvement. Elle prit sa cape sur son bras et traversa la salle. L'air froid du dehors sécha ses larmes, mais son tremblement intérieur ne s'arrêtait pas » (1987, p. 365). Elle s'accommode bien à son à son corps incarné. De l'extérieur, elle marche habilement comme un homme-machine sans pensée, or, de l'extérieur, elle garde encore ses pensées. Nous disons que Françoise n'est pas seulement une immanence, ni une pure conscience. Elle est au contraire une incarnation, en d'autres termes, elle est à la fois son corps et sa conscience, et c'est ce duo qui constitue Françoise.

Dans son œuvre *L'Œil et l'Esprit*, Merleau-Ponty souligne que le corps « n'est pas... un mode de quelconque, un échantillon de l'étendu, c'est le lieu du corps qu'elle (la pensée) appelle le "sien", c'est un lieu qu'elle habite » (1964, p. 53). À savoir que l'homme est fait à la fois de son corps et de sa conscience. Cela explique bien le cas de Françoise.

Nous nous rappelons ici que Xavière se présente également pour Françoise une incarnation. Quand nous expérimentons sa propre conscience comme un absolu, nous cherchons la disparition d'une autre, faisant ainsi allusion à Hegel, Beauvoir le rappelle par cette citation dans le roman : « Chaque conscience poursuit la mort de l'autre. » (Beauvoir, 1987) Mais est-ce possible d'éliminer une conscience ? Selon Françoise, oui. C'est pourquoi qu'elle décide d'ouvrir le robinet du réchaud à gaz pour que Xavière disparaisse silencieusement du monde pour toujours.

Lisons les phrases dans le roman comme « Anéantir une conscience, comment puis-je ? pensa Françoise. Mais comment se pouvait-il qu'une conscience existât qui ne fût pas la sienne ? Alors, c'était elle qui n'existait pas. Elle répéta : "Elle ou moi." Elle abaissa le levier. » (1987, p. 503) À la fin du roman, Françoise réussit à faire disparaître Xavière. Pourtant, elle n'arrive jamais à éliminer la conscience de la jeune fille. Même si le corps disparaissait, la conscience demeurerait. C'est justement ce que Merleau-Ponty signale dans *Le Roman et la métaphysique* : « Simplement toute nos actions ont plusieurs sens, en particulier celui qu'elles offrent aux témoins extérieurs, et nous les assumons tous en agissant, puisque les autres sont les coordonnées permanentes de notre vie. . . Françoise sera ce que Xavière pense d'elle, sans recours, tant que Xavière existera. . . Xavière morte éternisera l'image de Françoise qu'elle portait en elle au moment de mourir » (1966, p. 47).

Nous pensons que Françoise sait bien qu'elle n'anéantira jamais la conscience de Xavière, mais elle insiste de le faire, puisque Xavière, comme elle-même, est une incarnation où il y a à la fois le corps et la conscience. Si le corps mourait, la conscience ne resterait plus dans le champ perceptuel, du fait qu'elle n'aurait plus de la base substantielle d'être au monde.

Le roman s'arrête net quand Françoise, après avoir tué Xavière, se sent libre et soulagé.

LA CLINIQUE BEAUVOIRIENNE ET LA CAVERNE PLATONICIENNE

C'est au dancing du réveillon dans le théâtre que Françoise a le sentiment d'être son corps pour la première fois, regardons ce que Beauvoir écrit : « Trop tard. Jamais elle ne serait une femme qui possède l'exacte maîtrise de son corps . . . une femme faite. Elle était pour l'éternité une femme qui ne savait pas danser » (1987, p. 180).

Elle se sent maladroite en dansant, parce qu'elle est convaincue qu'elle n'est pas faite du corps, mais de la conscience. Elle a pourtant tendance à sentir son corps à partir de cette nuit. Nous pensons que, dans la clinique, elle change d'avis. Elle commence à avoir le sentiment d'être son corps. On dirait que c'est une « parodie de Xavière » (Fullbrook, E. & Fullbrook, K., 2001, p. 61).

Mais qui la pousse à être le corps et puis l'incarnation ?

Nous cherchons à montrer d'abord l'allégorie de la caverne exposée par Platon. Cette allégorie met en scène des hommes enchaînés dans une cave souterraine qui tournent leurs dos à l'entrée et ne voient que les ombres projetées sur le mur par un feu allumé derrière eux. Ils ne voient jamais la lumière du jour. Que l'un d'entre eux soit libéré et sorte vers la sortie, il sera d'abord ébloui par la lumière du jour. S'il parvient à voir le soleil, il verra la réalité du monde. Dans cette allégorie, les hommes sortent de la caverne signifient les philosophes qui cherchent la réalité, les ombres, les fausses connaissances et les illusions, le soleil, la réalité. Cette allégorie montre qu'il faut sortir de la caverne, abandonner le monde sensible afin d'accéder à la réalité.

Quand il s'agit de Françoise, dans le roman, elle est aussi une prisonnière dans la clinique. Elle est aussi forcée à y être internée. La clinique est un espace qui la réduit en une immanence. Néanmoins, cet espace lui donne une paix temporaire : « il y avait autour du quartier Montparnasse un cercle magique que Xavière ne décidait jamais à franchir » (1987, p. 227). En tant qu'autrui, la présence de Xavière menace le statut du sujet de Françoise. Mais dans la clinique, Françoise obtient temporairement la paix.

Après son rétablissement, Françoise est libre de choisir entre la transcendance et l'immanence, comme les prisonniers dans l'allégorie platonicienne entre le retour et l'avance. Françoise a choisi de mélanger un peu les deux et les transforme en incarnation : elle n'est plus la pure conscience qu'elle était, ni le corps passif comme Xavière montrait avant, elle est une incarnation humaine. Les descriptions faites dans ces pages de la vie dans la clinique ressemblent à une caverne dans ce roman. Mais le renouvellement philosophique de Beauvoir jette une bombe dans la philosophie traditionnelle : elle a choisi un chemin entre les deux, à savoir un chemin entre l'idéalisme et l'empirisme. Ce chemin montre aussi un débouché à l'héroïne.

Richard Shusterman est d'avis que « Beauvoir thus ambiguously affirms that man is his body while rhetorically implying that human subjectivity is something other than body and even opposed to it, making the person seem deeply divided between carnality and conscious, objecthood and subjecthood, inactive material immanence

and the active transcendence of conscious will » (2008, p. 82). Il a raison de dire cela, puisque, dans le roman, nous trouvons beaucoup de descriptions en même temps sur le corps et sur la conscience avec de l'ambiguïté. Il est à noter cependant que, avant la phénoménologie et l'existentialisme, il existe toujours la séparation âme-corps. Un des buts les plus essentiels de ces deux écoles est de combiner la conscience et le corps. Tout au long de ses créations littéraires et théoriques, Beauvoir s'efforce aussi à accéder à ce but. C'est ainsi que nous remarquons les descriptions un peu ambiguës dans ce roman. Mais cette ambiguïté montre également l'incarnation sous la plume de Beauvoir.

D'analyses ci-dessus, nous arrivons à la conclusion que, dans le roman *L'Invitée*, l'écrivain adopte l'allégorie de la caverne dans le but d'éclairer ses idées philosophiques sur les relations âme-corps et de montrer un changement d'avis de l'héroïne. Nous voyons que l'héroïne n'est seulement pas sa conscience, ni son corps, mais son incarnation aussi. Françoise se prend d'abord pour une pure conscience. La clinique lui fait comprendre qu'elle est aussi un corps humain, une immanence. Mais le point culminant ici, est la combinaison du corps et la conscience par l'auteure dans sa démonstration. Cette idée constitue une base essentielle dans son chef-d'œuvre *Le Deuxième sexe* que le corps est le corps dans la situation : « Mais la situation ne dépend pas du corps, c'est lui qui dépend d'elle » (Beauvoir, 2003, p. 608).

BIBLIOGRAPHIE

- Berlin, I. (1956). *The age of enlightenment*. New York : Mentor.
- De Beauvoir, S. (1987). *L'Invitée*. Paris : Gallimard.
- De Beauvoir, S. (2003). *Le Deuxième sexe t. I, L'Expérience vécue*. Paris : Gallimard.
- De Beauvoir, S. (2003). *Le Deuxième sexe t. I, Les Faits et les mythes*. Paris : Gallimard.
- Descartes, R. (1956). *Méditation métaphysique*. Paris : PUF.
- Fullbrook, E. & Fullbrook, K. (2001). Beauvoir and Plato, The Clinic and the Cave. In O'Brien, W. & Embree, L. (Ed), *The existential phenomenology of Simone de Beauvoir* (pp. 53-65). London : Kluwer Academic Publisher.
- Merleau-Ponty, M. (1945). *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard.
- Merleau-Ponty, M. (1964). *L'Œil et l'Esprit*. Paris : Gallimard.
- Merleau-Ponty, M. (1966). *Le roman et la métaphysique in Sens et Non-sens*. Paris : Gallimard.
- Sartre, J-P. (1982). *L'Être et le Néant, Essai d'ontologie phénoménologique*. Paris : Gallimard.
- Shusterman, R. (2008). *Body consciousness, A philosophy of mindfulness and somaesthetics*, New York : Cambridge University Presse.